



YVES  
GIBEAU

ALLONS  
Z'ENFANTS...

LE DILETTANTE



Yves Gibeau

*Allons z'enfants...*

préface  
de Michel Dalloni

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture © photos d'Henri Janicot/ Archives départementales de la Corrèze  
*Allons z'enfants...* a paru pour la première fois  
aux éditions Calmann-Lévy en 1952.

© le dilettante, 2016  
ISBN 978-2-84263-860-3

## Préface

*La porte était lourde et moi tout rouge. C'était la première fois que j'entrais seul dans un magasin. J'avais quatorze ans. C'était la librairie-papeterie des Trois-Alpes, avenue Alfred-Borriglione, à Nice, presque en face du CES Valéri où je perdais mon temps avec une ponctualité matinale qui devait beaucoup au moteur 1 500 cm<sup>3</sup> de la Ford Cortina GT de mon père. Précision : Valéri, ce n'est pas Paul, le poète sétois, qui s'écrit avec un y, mais Jules, le négociant en huile d'olive, généreux donateur d'un terrain.*

*Je devais acheter un nouveau double-décimètre parce qu'à force de jouer à l'hélicoptère avec le mien, j'avais fini par paumer la petite vis centrale, ce qui excédait mon professeur de technologie, un maniaque dégarni à blouse blanche dont j'ai oublié le nom. En revanche, je me souviens de la date : novembre 1974.*

*Combien avais-je en poche ? Je ne sais plus. Un peu trop, sans doute. Ma mère me faisait confiance. Beaucoup trop, bien sûr. La preuve : une fois vaincu le poids de la porte de la librairie-papeterie des Trois-Alpes et de ma timidité, je me dirigeais vers*

les rayonnages sombres où les exemplaires des éditions *Le Livre de poche* étaient aussi impeccablement alignés que les soldats de plomb de mon oncle Jean-Michel avec lesquels je n'ai jamais eu le droit de jouer.

À l'abri du comptoir réservé aux globes terrestres plus ou moins lumineux qui séparait la papeterie de la librairie, je contemplais les volumes. Seul, silencieux. Hébété. Interdit. Personne ne pouvait lire tout ça. Découragé. « Je peux vous aider ? » me débousquait la vendeuse dont je crois me souvenir qu'elle était coiffée comme la chanteuse Sheila. « Non » répondais-je sans mentir.

Je décidais, unilatéralement, de biffer de ma feuille de route la mission « double-décimètre ». Il me fallait un livre. Un livre à moi. Choisi par moi. Acheté par moi. Lu par moi en premier. Un livre que personne ne m'aurait recommandé. Mais lequel ? Le temps était venu de m'affranchir de la bibliothèque de mon père dont André Malraux et Marcel Pagnol étaient les hommes de base, Guillaume Apollinaire l'élément précurseur et Paul Valéry le serre-file.

Je passais les dos du *Livre de poche* en revue, les mains croisées dans le mien, cramponnées à la poignée de mon cartable, la tête penchée (à gauche) pour mieux décrypter les cartouches de couleurs où le nom de l'auteur précédait le titre de l'œuvre. Je me décalais sur le côté au fur et à mesure en enchaînant les pas chassés avant de filer à l'autre bout une fois le rayonnage épuisé et de reprendre l'exercice une étagère plus bas. Vous auriez dit le chariot d'une machine à écrire.

Mes sourcils étaient de plus en plus froncés. J'étais dépassé. L'ordre était alphabétique, ce qui était bien mais ne résolvait absolument pas mon problème. Que choisir ? J'ignorais tout de Marcel Acharé et d'Albert Camus, qui, par ailleurs, rangés en altitude, m'étaient inaccessibles sauf à appeler Sheila au secours. Hors de question. Sans être Beatles ou Rolling Stones pour autant, j'ai toujours détesté les yéyés. Alors quoi ? Repartir avec Henri Troyat ou Stefan Zweig, logés à mes pieds. Un peu facile.

*De plus, ils étaient également inconnus de mes services. Donc, non.*

*Unique solution : opter pour un exemplaire situé aux alentours de 1,72 m, ma taille à l'époque. Un auteur à la hauteur. C'était celle des G. Théophile Gautier ? Trop scolaire. Jean Giraudoux ? Trop théâtral. Vieux. André Gide, Graham Greene, Paul Guth ? Trop cuculs. Marche arrière. Yves Gibeau ? Allons z'enfants. Volume double, nos 236-237. Couverture tristounne à base d'apprentis soldats au pas, pied gauche en avant, bras tendus, cheveux ras, tête droite, sauf un, le plus moche : pas un poil sur le caillou, le teint verdâtre, le regard noir, planté direct dans les yeux du futur lecteur. Dessin de Lucien Fontanarosa mais ça, je l'ai su bien plus tard. Deux petites billes noires en colère, blessées, qui ne me lâchaient pas. Un appel à l'aide, une incitation au désordre. L'air de dire : « Tu viens ? » Et puis, au bas du plat verso, cet extrait d'une critique : Voici un beau livre. Enfin. Son mérite est si simple que pour en dire du bien, il faudrait éviter toute littérature. On devrait dire : il est beau ; lisez-le. Dixit Le Monde. Du coup, va pour Allons (z'enfants).*

*J'ai payé. Deux billets de dix francs tout neufs avec Berlioz dessus. Portrait signé Lucien Fontanarosa itou. Étonnant, n'est-ce pas ? Sheila m'a rendu la monnaie. Quelques pièces dans la main droite, Yves Gibeau dans la main gauche, mon cartable entre les jambes : j'étais encore plus embarrassé qu'en entrant, limite empoté, mais j'étais propriétaire d'un livre et, à la tête de cette bibliothèque en devenir, je me sentais libéré, prêt à cheminer vers l'engueulade maternelle consécutive aux révélations sur l'affaire « double-décimètre ».*

*La peine qui devait s'ensuivre serait double, fatalement – weekends de réclusion ordonnés par la justice familiale, heures de colle infligées par la justice scolaire. Elle me permettrait toutefois de consacrer de longues heures à la lecture du volume incriminé, épargné par ces représailles car la plupart des juges croient dur comme barreaux de fer à la rédemption par la culture.*

*Sauf que là, je ne me rédemptais pas des masses. Ce Gibeau pioché par hasard, cet Allons z'enfants à la liaison ironique, long défilé de garçons en uniforme sacrifiés au feu de la « drôle de guerre », ce récit de l'abêtissement collectif au nom d'un intérêt supérieur dont les bénéficiaires sont aussi invisibles que la main du marché, cette fable de la solitude, de la résistance, cette façon d'expliquer que tout est perdu, surtout l'honneur, et que l'amitié est le sourire de la mélancolie, allait aggraver mon cas. Et pas que le mien : il s'en est vendu plus d'un million d'exemplaires malgré les assauts de la censure dès sa sortie, en 1952, à quelques mois de la guerre d'Algérie, et une lettre carabinée du général (CR) Cornuault, président de la Société de secours des anciens élèves des écoles militaires et des anciens enfants.*

*Dans les lignes serrées de ce gros bouquin, déchiffrées lentement pour mieux comprendre (je lis soigneusement, en m'appliquant ; ça n'a pas changé), se trouvait une vérité si simple qu'il m'a fallu du temps, beaucoup trop de temps, pour l'éprouver : la liberté est un combat contre la connerie dont le prix est celui de la vie.*

*Les mots pour le dire étaient curieux, démodés : bath, badour, zigotos. Il y avait aussi des verbes sans sujet et des sujets raboutés à leur pronom à force d'apostrophes. Et puis, une flopée de points d'exclamation et plein d'autres de suspension. Je croyais entendre les gens dans la rue, des gens bien plus vieux que moi, qui parleraient fort. À l'époque, je ne connaissais pas Céline ou plutôt si mais c'était une Asiatique menue aux yeux pâles que je raccompagnais chez elle, après les cours, au n° 21 de l'avenue Gallin, sans rien dire, et dont je n'ai jamais osé tomber amoureux.*

*J'ai refermé le livre, les sourcils encore plus froncés. Pas marquant, marrant, ce truc. Allons z'enfants n'est pas un hymne à la joie, c'est sûr. Alors, puisque tout ça – la liberté, le combat, la vie... – devait très mal finir, je réalisai qu'il allait falloir se dépêcher de rire et choisir les meilleurs camarades pour se gondoler encore une fois, la dernière peut-être, la dernière sûrement, au spectacle des cohortes de connards façonnant le monde à leur*



*image. Cette recette donne des résultats satisfaisants. Les heures qui passent sont moins cruelles et les défaites moins lourdes, pouvez me croire!*

*On aurait pu en rester là, Gibeau et moi. C'était déjà pas mal. J'avais quatorze ans et, désormais, je savais ce qui m'attendait. Merci pour tout, monsieur l'écrivain, et à la prochaine, comme on dit quand on se doute qu'il n'y en aura pas, de prochaine. Et j'ai cheminé. Moins seul que je le croyais. Moins loin que je l'espérais. En réalité, je ne me suis jamais éloigné. D'où me vient alors ce sentiment d'exil?*

*Au moment où je pensais me perdre à force de tentatives d'évasion et de projets de voyages plus inaboutis les uns que les autres, Yves Gibeau surgissait.*

*Je me lançais dans la course à pied; il en avait décrit la poésie et la perversion dans *La Ligne droite*, distingué, en 1957, par le Grand Prix de littérature sportive, pour lequel il m'est arrivé de concourir. Je portais, au-delà du raisonnable (et j'ai aimé ça), l'uniforme du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie, admirable unité hachée menu à trois reprises au Chemin des Dames (deux fois en 17, une fois en 40); on disait qu'il était le gardien fuligineux des lieux. Je devenais journaliste; il était secrétaire de rédaction. Je dirigeais le journal *L'Équipe* et voilà que j'apprenais qu'il y avait chroniqué le Tour de France 1954. Je me mettais au vélo; on me rappelait qu'il en avait la passion. Il ouvrait la voie; je suivais, dans les éboulis. À noter, toutefois, que les mots croisés nous ont éloignés, surtout ceux de *L'Express* dont il fut l'auteur jusqu'à son dernier jour: je n'y comprends rien, je ne trouve pas, ça m'énerve.*

*L'existence est un roman de Modiano, remplie de personnages étranges et envoûtants, qu'on ne parvient jamais à rejoindre, et de coïncidences qui n'en sont pas. Elle est nimbée de brumes. Elle s'égare dans des rues sombres et les rayons de boutiques obscures.*

*Quand Gibeau ne surgissait pas, au coin de ces rues ou à la porte de ces boutiques, il me semblait le retrouver chez Jules Vallès (*L'Insurgé*), qu'on a tort d'oublier, chez Jacques Perret (*Bande**

à part, Les Biffins de Gonesse), Brassens, Michel Audiard (Vive la France ; La Nuit, le jour et toutes les autres nuits), chez Jean-Patrick Manchette aussi (Le Petit Bleu de la côte Ouest) et chez le malheureux Gustav Hasford, l'homme qui a écrit Le Merdier, ce roman autobiographique halluciné devenu le Full Metal Jacket de Stanley Kubrick. Tous fascinés par la dégueulasserie des hommes, écœurés par l'abjection du système. Mais, comme je ne suis pas critique littéraire, il est possible que je me sois trompé.

Je n'ai jamais écrit à Yves Gibeau ; je n'ai fait que le lire. Je n'ai jamais cherché à le rencontrer pour de vrai. Ça ne sert à rien de le regretter. J'ai l'impression qu'un certain goût pour le silence nous a rapprochés. Un jour, le 15 octobre 1994, j'ai appris sa mort dans un article du Monde, où je ne travaillais pas encore. Le papier était signé Philippe Boggio.

Dix ans plus tard, j'ai acheté le livre de photos que Gérard Rondeau a consacré à son ami Gibeau\*, devenu ermite du Chemin des Dames, fouillant sans relâche les environs de son presbytère de Roucy (Aisne) et bien d'autres, ravagés par la guerre de 14-18, pour exhumer les derniers restes de l'horreur et de ses victimes. C'est dans ces pages que j'ai découvert le visage d'Yves Gibeau et la profondeur du drame qui l'animait.

Son regard ressemblait à celui de l'enfant de troupe rebelle qui défile en désordre sur la couverture de Lucien Fontanarosa. Direct. Noir (mais je ne suis pas très sûr de ce détail parce que Rondeau travaille en noir et blanc). Et puis cette barbe. Une barbe blanche, qui épousait pile-poil le relief du menton, le signalait au lieu de l'effacer, taillée comme celle de mon cher Jean-Jacques Sévilla, payayeur amazonien, orpailleur de hasard, expert en football brésilien, reporter hors pair libre comme l'air, abattu par le cancer du côté de Rio de Janeiro un an avant la coupe du monde 2010.

---

\* Les Fantômes du Chemin des Dames. Le presbytère d'Yves Gibeau, Seuil, 2003.

*Que cherchait-il réellement, Yves Gibeau, dans le brouillard de ce chemin maudit ? Derrière quelle ombre s'épuisait-il à courir ? Qu'avait-il à fuir ? Pourquoi avait-il accumulé dans son grenier picard les reliefs de ces combats qu'il haïssait ? Que voulait-il sauver ? Quel souvenir ? Quelle clarté devait-il allumer ? Des nuits sans voir le jour. Une faille, mais laquelle ? Léger problème de papa, auraient dit les psychanalystes. Et alors ? Il faut laisser les fantômes nous hanter. C'est leur métier.*

*Le nôtre, c'est survivre. Pas trop de concessions. Quelques échappatoires. Des amis. Des éclats de rire. Un peu de bicyclette. L'amour parfois. Mais la chair est triste, hélas, et je ne peux plus monter sur mon vélo. Il me reste les livres. Je ne les ai pas tous relus. Mais Allons z'enfants, oui. Vive la France de Michel Audiard aussi. Et Le Petit Bleu de la côte Ouest de Jean-Patrick Manchette. Je les rouvre sans illusion.*

*La librairie-papeterie des Trois-Alpes a fermé ses portes quelques années après avoir déménagé avenue Saint-Lambert, tout près de la faculté de médecine de Nice, où j'ai joué au tennis. Mon père est mort le 13 décembre 1981 (depuis ce jour, je me méfie aussi des dimanches 13), Yves Gibeau le 14 octobre 1994. Il avait soixante-dix-huit ans (beaucoup de rimes en quatorze et en dix-huit pour ce contempteur de la Grande Guerre). Sur les rayons de ma bibliothèque, il repose désormais entre André Malraux, Marcel Pagnol, Guillaume Apollinaire, Jules Vallès, Manchette, le malheureux Gustav Hasford, Jacques Perret et compagnie, Vive la France de Michel Audiard, Modiano, Henri Calet et les œuvres complètes de Valéry (pas Jules, le négociant en huile d'olive philanthrope, mais Paul, le poète sétois un peu chiant). En définitive, la vie est une ligne droite. Les garçons ne grandissent jamais. Jamais vraiment. Allons z'enfants.*

*Michel Dalloni*



*Heureusement pour l'humanité, l'armée a généralement été le refuge des esprits de troisième ordre.*

Lewis Mumford, *Technique et Civilisation*



## I

L'adjudant retraité Chalumot approcha le briquet de sa cigarette, tordit le cou pour préserver de la flamme ses longues moustaches, puis, clignant l'œil à cause de la fumée, épousseta le revers de son veston. Au contact des rubans multicolores rayonnant autour de la boutonnière, sa main se fit plus caressante ; et ravi, le menton au creux de l'épaule, il contempla ces derniers attributs d'une gloire ancienne.

Le petit arc-en-ciel des décorations était à jour : médaille militaire, croix de guerre, croix du combattant, médailles du Maroc, de la victoire, des blessés, Dragon d'Annam... La veille, la femme d'Adrien Chalumot avait visité toutes les merceries de Reims afin de renouveler les rubans. Occasion unique : Simon Chalumot, leur fils, entrait à l'École militaire préparatoire des Andelys, et l'adjudant retraité se devait de l'y conduire. Depuis son retour à la vie civile, cinq années auparavant, en 1924, ce serait bien la première fois que l'adjudant Chalumot se retrouverait parmi de vrais militaires, des militaires en activité, parés du képi, cuirs au torse, et dans leur cadre habituel.

Mais Adrien Chalumot ne prévoyait point la monotonie de ce voyage aux côtés d'un enfant dont il s'était jusque-là peu soucié, par ignorance et manque d'affection. Le paquet de tabac gris acheté à l'aube en gare de Reims lui avait été d'un grand secours. Maintenant, l'ultime cigarette si souvent

rallumée enfin à bout de course, Chalumot s'ennuyait ferme.

Il jeta son mégot sous la banquette, s'étira, fit craquer ses phalanges, regarda le couple de voyageurs affaissés en face de lui, obliqua lentement les yeux vers Simon, debout dans le couloir, qui, les mains aux poches, soufflait son haleine sur la vitre et tâchait d'en égaliser l'opacité précaire.

– Viens donc t'asseoir, Simon...

Le fils Chalumot ne se retourna pas ; il dit, entre deux expirations :

– J'regarde, p'pa...

Puis, ôtant une main de sa culotte, il effaça la buée pour justifier sa réponse.

– Le monstre, il cherche encore à grandir ! dit Chalumot aux voyageurs, avec un sourire fin.

Depuis le départ de Paris, c'étaient là les premières paroles qu'il leur adressait. Comme les voisins, des paysans, lui rendaient son sourire, il attaqua bravement, heureux de n'être plus seul.

– S'il veut, le bougre, il sera officier à vingt ans. Moi, j'avais pas son instruction... J'ai pas pu aller bien loin dans la carrière. Je ne suis qu'adjudant... Tandis que lui, s'il veut s'en donner la peine... Hein, Simon ?

Simon lorgna son père d'un œil vide, et, gêné de le voir mettre des étrangers dans le secret familial, s'approcha de la porte de communication.

– J'vais aux cabinets, p'pa...

Le temps qu'il y passa permit à Adrien Chalumot de vanter aux paysans les sources de joie et les mille avantages du métier des armes. Tout en glissant certains souvenirs d'Indochine et du Chemin des Dames, il les persuada de la magnanimité du gouvernement qui avait eu l'initiative de créer les écoles d'enfants de troupe – gratuites, oui monsieur – où les fils des soldats de carrière pouvaient s'assurer un brillant avenir et l'accorder aux conceptions paternelles.



– Mon garçon, dit Chalumot, a été reçu premier au certificat d'études. Premier sur trente-cinq ! Vous vous rendez compte ! C'est qu'il est doué, le monstre ! Moi, à son âge, je travaillais déjà chez les autres, à lier des fagots. J'ai appris à lire au régiment, quand je me suis engagé. Dans ces conditions...

Il s'arrêta, torturé par un désir violent de fumer, se fouilla, fut tenté de ramasser quelques-uns des nombreux mégots épars sous la banquette, puis, à contrecœur, secoua dans sa paume la doublure de ses poches.

– Plus de tabac ? dit le voyageur.

– Eh non ! Un paquet d'gris depuis ce matin ! D'ordinaire, il me fait la journée. C'est à cause du petit, ça... L'émotion...

– J'fume point, dit l'homme. Dommage... J'vous en aurais offert une miette. Mais v'là bientôt Saint-Pierre-du-Vauvray. À la buvette, i z'en ont...

Simon revint, et Chalumot le regarda complaisamment.

– Approche un peu qu'on te voie... Et enlève ta casquette...

Simon n'hésita pas. C'était une casquette ridicule, large et plate, à l'usage des cultivateurs endimanchés, mais qu'on avait cru bon de lui choisir pour parfaire sa tenue d'enfant bien élevé, correct, prêt aux hautes destinées militaires.

– Quel âge que ça lui fait ? demanda la femme.

– Treize ans, dit Simon, en enfonçant les mains dans ses poches. Grand et svelte, il se sentait toujours honteux de ses longs bras qui dépassaient les manches des vestons habituellement trop justes.

– Il est rien fort, dit l'homme. L'en paraît quinze facilement. Mon gamin, qui m'aide à la ferme, est plutôt petit pour ses douze ans. Mais lui, c'est à l'intérieur, dans les nerfs. I m'charge un tombereau de fumier à lui tout seul, sans respirer, comme un homme...

La paysanne approuva d'un hochement de tête, puis, s'adressant à Simon :

– Ainsi, tu veux être militaire comme ton papa ?

Simon se dandina, tira les mains de ses poches, les y replongea, s'assit enfin près de Chalumot.

– Oui, dit-il, sans lever les yeux.

Mais il ajouta, d'un trait :

– C'est-à-dire que c'est papa qui veut. Moi, j'pensais être explorateur, comme mon grand-père qu'est mort...

– L'écoutez pas, dit Chalumot. Son grand-père est mort, seulement il était pas explorateur. Il racontait des histoires au gosse pour se faire voir, c'est tout... Il tenait un débit de vins dans un trou des Ardennes. Le plus loin qu'il a été, c'est à Rethel... À cinquante kilomètres ! Toutes ses inventions, c'est dans les livres qu'il les trouvait, j'suis sûr. Parce qu'il lisait, le monsieur, fallait voir ! Le gamin, lui, il y croyait... Y avait que son grand-père qui comptait. Un Tartarin !... Un feignant qui n'avait même pas fait la guerre... Réformé pour ses pieds plats...

Simon faisait pivoter sa casquette sur ses doigts, de plus en plus vite à mesure que Chalumot sabotait la mémoire de l'ancêtre. Il s'arrêta pile, et, sans regarder son père :

– P'têt' que c'est pas vrai non plus qu'il a gagné une course de tricycles quand il était jeune ? Même que sa médaille elle est encore à la maison, au-dessus de la cheminée, près du vase que t'as cassé un jour que...

– Bon, dit Chalumot en posant une main maladroite sur les cheveux de son fils, pour le tricycle c'est possible. Il était fort comme un bœuf, l'animal ! Mais l'explorateur, s'il y en a un dans la famille, sache que c'est ton père, mon p'tit gars... Au Tonkin, dans la brousse, à quatre pattes, alors que j'étais sergent à l'époque...

Le paysan lui toucha le genou.

– V'là Saint-Pierre-du-Vauvray. Pour vot' tabac, vous avez le temps avant la correspondance. Le train des Andelys, il est à dix heures douze...

– Je vous remercie, dit Chalumot en se levant pour prendre dans le filet la valise de son fils. Ah ! les monstres de gosses !

Toujours plus malins que leurs pères. Là-bas, à l'École, faudra qu'il cède. Sans ça, mitard et compagnie ! Tiens, Simon, empoigne donc ta valise... Fais voir que t'es un homme, bon Dieu !

Simon remit sa casquette en s'arrangeant pour laisser à découvert quelques mèches bouclées, puis, tandis que son père tournait le dos, la main sur la portière, et que le paysan lui envoyait un sourire bonasse, il haussa les épaules avec un air de dédain et d'entier scepticisme.

L'École était en bordure des champs, à quatre kilomètres du Grand-Andely, et Chalumot y mena son fils d'un pas réglementaire. La valise gênait la marche de Simon, et, pour qu'il pût suivre la cadence, Chalumot consentit à l'en soulager. L'adjudant avançait avec fougue, saoulé de souvenirs. Quand Simon perdait le contact, il marquait le pas imperceptiblement, sur la pointe de ses bottines à boutons, et ressemblait à quelque danseur tâtant le terrain avant de s'élançer dans le quadrille.

– Le jarret tendu, Simon ! Frappe du talon ! Profite de mes conseils. En arrivant, tu en remontreras à tes collègues. Une... Deux !

– Fait chaud, dit Simon. Et j'ai faim, aussi. Je mangerais bien un des biscuits qu'm'man a mis dans ma valise. T'sais ? Les biscuits où y a du chocolat entre...

Chalumot l'en dissuada. À l'École, un fameux déjeuner devait l'attendre, son premier repas d'enfant de troupe, sa première gamelle, et un gâteau n'aurait pu que lui couper l'appétit. D'ailleurs, à un coude de la route, apparut le mur d'enceinte de l'École ; à travers les peupliers, des bâtiments dressaient leurs pans de briques rougeâtres. Chalumot s'arrêta pour rouler une cigarette. Puis, soudain affectueux, il mit son bras sur les épaules de Simon, et, toujours au pas réglementaire, l'entraîna joyeusement.

Du corps de garde, un planton les aiguilla vers la salle d'honneur où l'on recevait les nouveaux élèves. Simon eut le temps d'apercevoir quelques enfants assis au pied des arbres qui cernaient deux grandes cours carrées, bordées de hautes bâtisses. Il aurait voulu s'immobiliser, contempler les lieux qui le tiendraient captif durant des mois, des années, tout comprendre, tout juger d'un coup, et réfléchir. Mais son père le poussait sur les marches d'un étroit perron, et Simon le gravit avec une nonchalance que lui imposait sa subite peur de l'inconnu. Chalumot devina vaguement le sérieux de l'épreuve ; il pensa même atténuer l'appréhension qu'à cette minute Simon dissimulait mal. Avant qu'il eût assemblé les mots de réconfort, un lieutenant surgit, protecteur, le bras tendu pour une invitation à marcher sans crainte.

– Entrez, jeune homme, dit-il à Simon.

Chalumot ôta son chapeau, et, au garde-à-vous, la poitrine bombée, les décorations en évidence :

– Adjudant Chalumot, mon lieutenant ! Je vous amène mon fils.

– Bravo ! dit le lieutenant. Un solide gaillard... Tenez... Entrez donc dans la salle d'honneur, sur votre gauche. On va l'incorporer immédiatement. Encore bravo !

Simon ne vit pas tout de suite l'imposante table verte, les fichiers qui la zébraient d'un bout à l'autre bout, et les trois gradés assis en face de la porte, comme des examinateurs aux questions orales du certificat d'études. Planté sur le seuil, Chalumot portait la main à sa tempe pour un digne salut. Il y alla d'une nouvelle annonce et fit un pas de côté afin que son fils entrât à son tour. Tout cela était convenable, dans les normes, réglé ainsi qu'aux grandes manœuvres, et le capitaine qui, debout près de la fenêtre, admirait les platanes en train de dépouiller leurs feuilles, se déplaça vers l'adjudant Chalumot, comme s'il se devait de le féliciter.

– Halte ou j’tire!

Simon stoppa, vint près de l’homme, un vieux pionnier barbu.

– Qu’est-ce qu’il y a? demanda Simon. Je conduis un blessé au sanatorium... Et je dois faire vite... Il est au bout du rouleau...

– Y a un stock de munitions près d’ici, dit le pionnier. Personne peut passer... J’ai des consignes. Avec les espions et toute la bande de parachutistes...

– Je ne suis pas un espion, dit Chalumot. Ni un parachutiste... Je mène un blessé à l’hôpital... Tenez... Regardez-le dans la bagnole...

– Pas la peine, dit le soldat. Personne doit passer, i passera personne... Et si tu t’en vas pas, toi, avec ta voiture, j’te descends tout de suite... Demi-tour!

Simon sortit son paquet de cigarettes, en offrit une au pionnier.

– J’fume que la pipe... Et d’abord, faut pas tâcher d’m’acheter, hein? J’mange pas de c’pain-là, moi...

– Comprenez... dit Simon. C’est un blessé... Un blessé grave... Il peut pas attendre... Il a un trou dans la tête... Oui, dans la tête... Un trou... On le croyait déjà mort... Mais non, il vivait... Il vivait encore... Alors moi j’ai décidé de le transporter à l’hôpital de Zuydcoote... Parce qu’y avait plus d’ambulance pour venir au fort... Vous comprenez?

– J’comprends, dit le soldat. Mais faut y aller par une autre route. Ici c’est défendu. J’ai des consignes. L’adjudant-chef m’a dit : « Chicherieux, trois sommations... À la troisième t’hésites pas, tu tires dedans! » Alors, toi, si tu veux pas t’débîner, moi, j’hésiterai pas... J’te tirerai dedans!

– C’est ça, dit Simon. Et on vous refile une médaille! La croix de guerre! La Légion d’honneur! Mais moi, je me fous de vos consignes à la con, et je passerai quand même...

Il jeta sa cigarette, ouvrit la portière...

Tâche pas! dit le pionnier. Ou j’tire!

– On verra, dit Simon. Allez... Poussez-vous, que je ne vous fasse pas de mal... Je ne suis pas méchant, moi...

Il reçut la balle en pleine poitrine, chancela, s'agrippa au pare-brise, bascula, glissa doucement sur le garde-boue, s'agenouilla, puis s'étendit de tout son long, la bouche dans la poussière.

– Ça, dit le pionnier, j't'avais prévenu ! Faut pas rire avec la consigne... Faut pas rire...

D'une baraque, un homme accourait, canne en main.

– J'arrive, Chicherieux... J'arrive !

– I voulait pas m'écouter, mon adjudant-chef ! cria Chicherieux. I voulait pas ! Alors, moi, j'ai pas hésité... J'ai tiré...

– T'as eu raison, monstre, dit l'adjudant-chef. As-tu fait tes trois sommations ?

– J'pense bien ! dit Chicherieux.

L'adjudant-chef s'approcha du cadavre, le contempla, se baissa pour le retourner.

– Merde ! dit-il. C'est Simon ! C'est mon garçon !

– Vot'garçon ? dit Chicherieux. Vot'garçon ?

L'adjudant-chef Chalumot se releva, gratta la terre du bout de sa canne, palpa sa moustache...

– Vingt dieux ! dit-il encore. Si j'aurais cru !

– V'là des avions ! hurla Chicherieux. V'là des avions, mon adjudant-chef !

Le père Chalumot regarda le ciel, chercha les points lumineux en clignant l'œil.

– C'est vrai ! dit-il. Allons-nous-en nous mettre à l'abri... Vite, chicherieux ! I nous ont vus, les salauds !

Et quand ils furent tous deux accroupis derrière un pan de mur, l'adjudant-chef Chalumot posa sa main sur la cuisse de Chicherieux, amicalement...

– Oui, dit-il, c'était mon garçon ! Un qu'aurait pu déjà être officier, s'il avait voulu...